

## Culte du dimanche 25 avril 2021 à l'Oratoire du Louvre Prédication du rabbin Jonas Jacquelin (Transcription)

---

Madame le Pasteur, chers amis,

Je tenais à vous remercier pour ce chaleureux accueil qui m'émeut et me réjouit à plusieurs titres. Tout d'abord, parce que nous le savons vous comme moi, il est toujours important et bon de dialoguer. L'époque dans laquelle nous vivons fait qu'un échange comme le nôtre ce matin n'est pas que de l'ordre de l'option, comme on pourrait l'imaginer, mais à mes yeux véritablement de l'ordre de la nécessité. Ensuite parce qu'il est, paraît-il, coutume de dire, et on me l'a soufflé à différentes reprises, que l'Oratoire du Louvre serait au protestantisme ce que la synagogue Copernic est au judaïsme. Et vice et versa, la synagogue Copernic serait au judaïsme ce qu'est l'Oratoire du Louvre au protestantisme. C'est à dire deux lieux de liberté et de fidélité. Liberté lorsque, vous l'avez évoqué madame le pasteur, notre approche de nos traditions respectives refuse toujours de se laisser enfermer dans un prêt-à-penser parfois confortable, mais toujours ankylosant. Et aussi parce que notre appartenance à ces deux grandes religions ne nous fait jamais renoncer à un idéal d'universalité. Fidélité aussi parce que nous nous savons les héritiers d'une histoire qui fait de nous ce que nous sommes et dans laquelle nous nous abreuvons chaque jour que Dieu nous donne. Et parce qu'étant conscients de ce que nous sommes et fidèles à ce que nous sommes, nous sommes justement pour cela capables d'emprunter le chemin qui mène à la connaissance de l'autre. De l'Autre avec un grand A.

Sur quel texte se pencher alors pour répondre à votre invitation ? En bon rabbin ou en bon juif, je me suis dit que le plus simple et le plus logique, le plus pertinent serait certainement de se pencher sur ce que l'on appelle en hébreu פרשת השבוע *Parashat Hashavoua*, la péricope de la semaine. Dans la tradition juive, le Pentateuque, qu'on appelle aussi le חומש, *Houmach*, les cinq livres, est découpé en cinquante-quatre sections, qui sont lues sur une année. Chaque semaine nous avons la coutume, la tradition, de lire un segment différent. Et cette semaine, le texte lu est le texte paracha אמור *Emor*. La section de *Emor* dans le livre du Lévitique court des chapitres 21 à 24. Une paracha riche, plurielle, qui contient des règles relatives à la prêtrise, qui contient des règles relatives au calendrier et aux différentes offrandes à porter à l'occasion des différentes solennités tout au long d'une année. Mais un texte qui va se conclure de manière étrange, étonnante, par un épisode narratif dans un livre, le Lévitique, qui est avant tout un livre riche en prescriptions, en détails, en lois. C'est l'un des deux seuls passages narratifs du livre du Lévitique. Cet épisode est appelé l'épisode du Mekalel, l'épisode, l'histoire, le récit du blasphémateur. Et c'est sur ce dernier passage, ce passage qui vient en conclusion de la paracha *Emor* que j'aurais aimé me pencher, m'arrêter avec vous. Permettez-moi donc de lire la traduction de ce texte que j'ai copiée de l'édition dite du rabinat, une traduction de la Bible sous la direction du grand rabbin Zadoc Kahn, qui fut éditée il y a plus d'un siècle maintenant.

Nous sommes dans le Lévitique au chapitre 24, verset 10 : « Il arriva que le fils d'une femme israélite, lequel avait pour père un Egyptien, était allé se mêler aux enfants d'Israël ; une querelle s'éleva dans le camp entre ce fils d'une Israélite et un homme d'Israël. Le fils de la femme israélite proféra (וַיִּקְבֹּץ *va-ikov* en hébreu), en blasphémant (וַיִּקְלֵל *va-yekalel*) le Nom sacré (הַשֵּׁם *hachem*, le nom de l'Éternel) ; on le conduisit devant Moïse. Le nom de sa mère était Chelomith, fille de Dibri, de la tribu de Dan. On le mit en lieu sûr jusqu'à ce qu'une décision intervînt de la part de l'Éternel. Et l'Éternel parla ainsi à Moïse : 'Qu'on emmène le blasphémateur (הַמְקַלֵּל *ha-mekalel*) hors du camp ; que tous ceux qui l'ont entendu imposent leurs mains sur sa tête et que toute la communauté le lapide. Parle aussi aux enfants d'Israël en ces termes : (אִישׁ אִישׁ כִּי-יִקְלֵל *ich ich qi yekalel*) quiconque outrage le nom de Dieu portera la peine de son crime. Pour celui qui blasphème (וַיִּקְבֹּץ *vanokev*) nominativement l'Éternel, il doit être mis à mort, toute la communauté devra le lapider ; étranger comme indigène, s'il a blasphémé nominativement, (בְּנִקְבוֹ-שְׁמִי *bénaquevo shem*), il sera puni de mort. » Quelques versets plus loin, le texte se termine en disant : « On emmena le (הַמְקַלֵּל *hamekalel*) blasphémateur hors du camp et on le tua à coup de pierres ; et les enfants d'Israël firent comme l'Éternel avait ordonné à Moïse. »

A la lecture de ce texte, il y a de quoi frissonner. La lecture de ce texte peut légitimement, logiquement choquer nos consciences. Il nous dit tout simplement, tout bonnement, de faire lapider, faire mettre à mort

un homme qui a tenu des propos certes inconsidérés, mais qui en l'occurrence n'a attenté à la vie d'aucun vivant de chair et de sang. Et qui vise à éliminer de cette terre un homme fait lui aussi à l'image de Dieu. À la lumière de l'actualité, on ne peut pas ne pas se demander si, face à un texte comme celui-là, il nous reste une autre solution que la condamnation ou un pudique et quelque peu coupable silence. Mais c'est justement là qu'interviennent nos traditions religieuses qui mettent au centre de tout l'exégèse, l'interprétation. C'est ici que prend sens l'étude de nos traditions, l'étude qui veut trouver une autre voie, la voie de l'exégèse, face à ce que d'aucuns ont pu appeler les versets douloureux. Si nous rejetons la littéralité de ces textes, nous les prenons en même temps à bras le corps et nous cherchons à פְּרֹשׁ *darash*, rechercher en hébreu, exiger comme le dit l'exégèse, un autre sens. Dans le livre des Proverbes 3, 18 il est écrit au sujet des textes :

עֵץ-חַיִּים הֵיא, לַמְחַיִּים בָּהּ; וְתַמְקִיָּה מֵאֲשֶׁר  
s'y attacher, c'est s'assurer la félicité. »

Comment comprendre ce passage et comment expliquer sa présence dans ce moment précis ? Les sages vont apporter toute une série d'explications.

Un premier sage Rabbi Berakhia, cité par un commentaire, le midrash *Tan'houma*, qui date des premiers siècles de notre ère, considère que ce *mekalel*, ce blasphémateur, voit son histoire racontée dans ce passage précis du texte biblique parce que son blasphème, son outrage, vient de la remise en question des lois énoncées dans le paragraphe précédent. Et sa colère vient du fait qu'il refuse ou qu'il souhaite tourner au ridicule les prescriptions qui ont été données quant aux offrandes.

Le *Sifra*, un autre commentaire, un petit peu plus ancien, considère que cet homme, en réalité, sortait du tribunal de Moïse, qu'il avait été débouté de la requête qui était la sienne. Et face à cela, plutôt que de ne s'en prendre qu'à Moïse, il cherche à s'en prendre également au législateur : au législateur divin. Et son propos outrageant visait à remettre en cause le jugement et celui au nom duquel la loi avait été rendue.

Dans les deux cas, ces paroles outrageantes sont des paroles qui remettent en question la Loi. Des paroles qui remettent en question la loi, qui ici est remise en question non pas par des actes, mais par des propos. Une loi qui n'est pas transgressée par un comportement outrancier ou déplacé, mais par la parole. Et dans ce sens, on peut voir un parallèle ou trouver une signification à ce mot de *Emor* qui donne son nom à la paracha. *Emor* signifie "parle". Et Dieu dit à Moïse de parler à la famille d'Israël.

D'après les concordances bibliques, on trouve la racine de ce mot *Emor* plus de cinq mille fois dans le texte de la Torah et on peut se demander pourquoi est-ce qu'un terme, une racine qui apparaît à plus de 5000 reprises dans le texte se voit gardé comme titre, comme appellation de cette paracha. Et peut-être que la réponse sera à trouver dans la conclusion de cette paracha, parce que la parole en réalité va au-delà du simple discours. La parole est toujours une vision du monde. La parole est toujours le véhicule de quelque chose qui la dépasse. Le texte nous interroge sur cette parole et sur ce que l'on pourrait traduire ici par blasphème ou que l'on a traduit, en tout cas, par blasphème. Ce qui peut sembler quelque peu inexact à certains moments parce que, en hébreu, on a l'idée de *mekalel*. Le *mekalel*, c'est celui qui va traiter soit avec légèreté, soit qui va maudire. Et on a l'idée de *nokev*, celui qui va proférer. Mais qu'est-ce que c'est que proférer ici ? Qu'est-ce que le blasphème ? Le mot français vient du latin et désigne cet outrage à la divinité. En hébreu, comme je vous le disais, il est question de *mekalel* ou de *nokev*, celui qui maudit ou outrage le nom de Dieu.

Comment comprendre cet épisode ? En réalité la Torah reste silencieuse sur ce qui va constituer l'essence même de ce blasphème. Le blasphémateur avait-il directement maudit le nom de Dieu ou avait-il utilisé le nom de Dieu dans la querelle qu'il avait avec d'autres au moment de cet épisode ? Le texte ne le dit pas. Rachi, le grand commentateur du XI<sup>e</sup> siècle, considère qu'ici le blasphème réside dans le fait d'avoir simplement prononcé le nom ineffable, le tétragramme qui dans la tradition juive ne peut être vocalisé, qui à l'époque biblique n'avait été entendu qu'au moment du don de la Torah, au pied du mont Sinäï, et qui depuis ce moment, tant que le temple était bâti dans Jérusalem, n'était répété, n'était prononcé en réalité que le jour de Kippour, le jour le plus saint. Autrement il y avait interdiction absolue de dire, de prononcer le nom de Dieu. Pour Rachi donc, le blasphème consistait simplement dans le fait d'avoir prononcé le nom de Dieu. Aujourd'hui plus personne ne sait vocaliser ce nom, ce qui rend techniquement caduque la possibilité d'un blasphème. Et c'est Sforno, un grand commentateur italien du XVI<sup>e</sup> siècle, qui nous dit que

les idées liées au blasphème, à la transgression, à la profanation du nom de Dieu, avait un sens dans les temps les plus reculés, mais qu'aujourd'hui - il nous parle au XVI<sup>e</sup> siècle, et nous avons quelques siècles de plus... - il est impossible techniquement de parler de blasphème, parce que le blasphème ce serait simplement prononcer le nom de Dieu, quelque chose qui n'est plus en notre pouvoir et qui rend impossible une quelconque condamnation. Il y a comme un paradoxe dans ce texte qui traite d'une question importante pour la société biblique, qui se termine par une lapidation, mais qui ne dit rien du contenu de l'offense en question.

Un autre auteur médiéval, Aaron Halevi, l'auteur du *Sefer Hahinoukh* en Espagne au XIII<sup>e</sup> siècle, propose une autre interprétation de ce que l'on appelle le blasphème. Il considère que blasphémer revient en réalité à profaner l'image divine qui est présente en chaque individu. Ce qu'a fait ce blasphémateur, ce n'est pas d'injurier ou d'outrager la divinité, mais c'est de faire sortir de lui-même la présence divine, le reflet divin qu'il avait, comme chaque individu. L'auteur nous dit que celui qui profane le nom de Dieu se départit de tout le bien et de toute la noblesse qui peut résider en lui. Il fait sortir cette image divine. Ce que l'on appelle alors ici le blasphème, loin des explications, des interprétations qui se lisent jusque dans la presse aujourd'hui, serait en réalité de retirer à l'homme, de retirer à la femme l'image de Dieu, la noblesse qui réside en lui. Et cette explication va renverser, va inverser radicalement la signification du terme, du concept, et le transporter de ce qui serait considéré comme un outrage au Créateur à un outrage à l'idée d'humanité, un outrage à l'idée de dignité humaine. Dans cette perspective, le respect de la vie humaine, de sa dignité, a une dimension sacrée qui passe avant toute autre considération.

Permettez-moi de revenir sur cette idée de parole qui est au cœur de la transgression. Pour les maîtres de la tradition juive, pour les Sages, dans le *Talmud*, les *Midrachim* ou la littérature de ce qu'on appelle le *mussar* l'éthique, cette parole n'est pas qu'un son, un bruit, mais elle est avant tout un vecteur de création. Dans la prière quotidienne, chaque matin nous disons *Baroukh sheamar vehaya haolam* « Béni soit Celui dont la parole a créé l'univers... ». Nous nous souvenons ici des premiers versets du livre de la Genèse, dans lesquels c'est par la parole divine que le monde a été créé :

וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים, יְהִי אוֹר; וַיְהִי-אוֹר. *Vayomer Elohim, yihéi or* : l'Éternel a dit "qu'il y ait la lumière et il y eut la lumière". C'est par le verbe divin que provient, qu'advient la Création. Dieu le répète chaque jour de la création, וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים הַמַּיִם, וַיְהִי מַבְדֵּיל, בֵּין מַיִם לְמַיִם. "Qu'un espace s'étende au milieu des eaux et forme une barrière entre les unes et les autres". Là encore et pendant tous les jours de la création, c'est par la parole que le monde va être créé. Les *Maximes des pères*, les *Pirkei Avot*, un traité du *Talmud*, nous rappellent que c'est par dix paroles que le monde a été créé, établissant ainsi un parallèle entre les paroles de la création et le Décalogue, les dix commandements, qui sont le socle de chaque société qui se veut décente.

Quand on continue la lecture du livre de la Genèse, on se rend compte que c'est en imposant un nom aux différentes créatures qu'Adam va marquer son ascendant sur elles. En effet, vous vous souvenez que toutes ces bêtes créées par Dieu vont passer devant Adam, devant le premier homme, et se voir nommées par lui. L'homme devient ainsi un cocréateur du monde, parce qu'à défaut d'avoir créé, formé toutes les créatures, il a été capable de leur donner un nom, une appellation, une désignation. C'est par cette parole humaine également que le monde ou tout ce qu'il y a de signifiant dans le monde a été créé. En continuant notre lecture du livre de la Genèse, on se rend compte aussi que c'est du fait de l'absence de paroles, du fait de l'incapacité de dialoguer qu'intervient le premier fratricide, le moment où Caïn va tuer son frère Abel. Et plus loin, dans le livre des Proverbes 18, 21, il est écrit : « la vie et la mort sont au pouvoir de la langue », ce que les sages dans le *Talmud* commentent, explicitent par l'idée qu'une parole prononcée à Rome peut tuer à Damas ou à Jérusalem.

Chaque jour, dans les relations humaines, nous pouvons observer le fait qu'une parole réconfortante va pouvoir rassurer celui qui manque de confiance en lui, alors qu'au contraire des mots désobligeants, des mots blessants pourront causer la chute du plus téméraire des hommes. Ces deux possibilités poussées à l'extrême montrent bien le pouvoir de vie et de mort de chacun des mots que nous prononçons. Dans ce sens, un *midrash*, un commentaire, raconte l'histoire d'un Sage envoyant son serviteur sur la place du marché. Il lui demande : « Ramène-moi la plus belle chose que tu pourras trouver sur la place du marché ».

Le serviteur sort de la maison, va voir les différents étalages des commerçants et revient avec une langue de veau. Un petit peu plus tard, ce même Sage demande à ce même serviteur : « Ramène-moi la chose la plus laide que tu pourras trouver sur la place du marché. » Le serviteur s'exécute, sort, va voir les différents étalages et revient chez son maître avec une langue de veau. Et son maître l'interroge : « Je t'ai demandé d'apporter ce que tu trouves de plus beau, tu me rapportes une langue de veau. Je t'ai demandé de me rapporter ce que tu trouves le plus laid. Tu m'as rapporté exactement la même chose ». Et renversant la situation et devenant l'enseignant de son patron, le serviteur lui dit : « La langue est ce qui est capable de construire, de rassurer, de réconforter, de bâtir des mondes et la langue est aussi ce qui est capable de blesser, de tuer, de détruire ». Dans le texte biblique, la parole, au départ apanage divin, devient la faculté humaine par excellence. Et en ce sens, le linguiste Claude Hagège définit l'être humain comme « homo loquens », comme l'homme de la parole, comme l'homme de la locution. On l'a vu dans cette paracha *Emor*, la *paracha* de la parole, c'est par des mots que le personnage dont il était question a été capable de blasphémer. Il ne s'agit pas ici de défendre le texte dans sa littéralité, mais de comprendre les enseignements qui sont portés en lui et de voir ce qu'une simple parole peut avoir de destructeur et de grave. Dans les Psaumes (dans un passage du Psaume 51) qui est récité trois fois par jour dans la prière de la Amida, il est dit :

אֲדֹנָי, שְׂפָתַי תִּפְתָּח; וּפִי, יַגִּיד תְּהִלָּתְךָ. *Adonai, sefatai tifta'h, oufi yagid t'hilatekha.* « Éternel, ouvre mes lèvres et que ma bouche dise ta louange », dise ta prière. Notre faculté à parler, à communiquer, à louer, nous a été donnée par Dieu. Mais en créant l'être humain, Dieu nous a dotés de ces deux facultés, celle de bâtir, celle de détruire ; celle d'aller vers la bénédiction, celle d'aller vers la malédiction. Et c'est doté du libre arbitre qu'il a placé en l'homme, que nous devons nous demander : est-ce que les paroles de mes lèvres, est-ce que les mots qui sortent de ma bouche seront, selon ma liberté, des mots de construction, de bénédiction, ou des mots de malédiction. Si ce sont des mots de malédiction, je suis capable de détruire, de brûler l'image divine qui est en moi. Si ce sont des mots de bénédiction, des mots de construction, je suis capable de magnifier et de faire fleurir cette image de Dieu qui a été placée en mon sein.

וְתִמְכֶיָה מְאֻשָּׁר : עֵץ-חַיִּים הִיא, לַמְחַיִּים בָּהֶּ; וְתִמְכֶיָה מְאֻשָּׁר. « Cette Torah est un arbre de vie pour ceux qui s'en saisissent. » Il s'agit de la prendre dans sa totalité, avec ses versets heureux, ses versets plus regrettables, et de se demander comment nos paroles, comment mes paroles pourront transformer un passage qui place l'homme dans ce qu'il peut y avoir de pire dans une civilisation - la mort, la destruction - en un passage de bénédiction. וְתִמְכֶיָה מְאֻשָּׁר *Vetomkhea meoushar*, « ceux qui soutiennent cette étude », ceux qui soutiennent cet enseignement pourront trouver la félicité. Puissent ces enseignements nous accompagner et nous inviter à nous poser chaque fois la question avant d'ouvrir la bouche : est-ce que mes paroles, est-ce que mes mots, parfois futiles, parfois irréfutés, seront des mots qui vont construire, rassurer, ou au contraire des mots qui vont détruire, faire perdre confiance. C'est dans le pouvoir de l'homme. Et chacun a cette possibilité de suivre la malédiction comme la bénédiction. Et c'est toujours pour un monde fleuri que nous nous inscrivons dans le chemin qui est celui de la bénédiction. Que ces paroles soient toujours des paroles de vie, des paroles sincères et agréables à jamais.

Merci pour votre attention.